

Des mains violentes se tendaient vers les rênes de son cheval et vers lui. Mais il continuait à avancer, placide et dédaigneux.

Parfois il frappait de sa canne les plus hardis, comme s'il se frayait un passage à travers une cohue pacifique ; et son sang-froid impressionna la plèbe.

Enfin on le reconnut, et des voix nombreuses s'écrièrent :

"Pétrone, l'arbitre des élégances ! Pétrone !" récita-t-on de toutes parts.

Et à mesure que son nom se propageait, les visages se faisaient moins farouches, les hurlements moins bestiaux.

Pétrone enleva sa toge blanche bordée d'écarlate, l'éleva en l'air et la fit tourner, pour signifier qu'il allait parler.

"Silence ! silence !" cria-t-on dans la foule.

Instantanément le silence se fit. Alors, se haussant sur sa monture, il parla d'une voix sonore.

"Citoyens, que ceux qui m'entendent répètent mes paroles à leurs voisins, et que tous se conduisent comme des hommes, et non comme des fauves dans l'arène.

—Oui ! oui !

—Écoutez : la ville sera rebâtie ; les jardins de Lucullus, de Mécène, de César et d'Agrippine vous seront ouverts. Demain commencera la distribution de blé, de vin et d'huile, afin que chacun puisse s'emplit le ventre jusqu'à la gorge. Ensuite, César vous donnera des jeux comme le monde n'en aura jamais vus ; durant les jeux, il vous offrira des festins et vous fera largesse. Vous serez plus riches qu'avant l'incendie !"

Un murmure lui répondit, qui s'élargit comme s'élargissent les rides de l'eau quand on y lance une pierre. Les plus rapprochés répétaient ces paroles à ceux qui se trouvaient plus loin. Et les cris de colère ou d'approbation qui s'élevaient çà et là se fondirent bientôt dans l'immense clameur unanime :

"Panem et circenses !"

Pétrone, drapé dans la blancheur de sa toge, restait immobile. La clameur retentissait de toutes parts, toujours plus nourrie, toujours plus profonde. Mais l'envoyé avait sans doute quelque chose à dire encore, et il attendait.

Enfin, imposant silence de sa main tendue, il s'écria :

"Je vous promets du pain et des jeux. Et maintenant, acclamez César qui vous nourrit et vous habille... Après quoi, va te coucher, chère plèbe ; car bientôt le jour va poindre."

Ayant dit, il fit virer son cheval, et, donnant de légères tapes sur la tête ou le visage de ceux qui lui barraient la route, il s'en retourna indolemment vers les rangs prétoriens.

Au haut de l'aqueduc on n'avait point compris la clameur : *Panem et circenses !* et l'on croyait à une nouvelle explosion de fureur. On ne s'attendait même pas à voir Pétrone revenir jamais. Néron, quand il l'aperçut, courut jusqu'aux marches :

"Quoi ! que se passe-t-il là-bas ? on se bat ?..."

Pétrone respira à pleins poumons.

"Par Pollux ! dit-il, cela sue et cela pue. Que quel qu'un me donne un épilimma ; je vais défaillir !"

Puis, se tournant vers César :

"Je leur ai promis du blé, de l'huile, des jeux et l'accès des jardins. Ils t'idolâtraient de nouveau et hurlent en ton honneur de leurs babines gercées. Dieux immortels, que cette plèbe a donc un relent désagréable !

—Les prétoriens étaient prêts, s'écria Tigellin, et les braillards, si tu ne les avais pas apaisés, se seraient tus pour l'éternité. Quel dommage, César, que tu n'aies pas permis d'employer la force !"

Pétrone le considéra un instant, haussa les épaules et dit :

"Il n'y a rien de perdu ; tu auras peut-être l'occasion de l'employer demain.

—Non, non ! s'écria César. Je leur ferai ouvrir les jardins, je leur ferai distribuer du blé. Merci, Pétrone. Je donnerai des jeux, et cet hymne que je vous ai chanté ce soir, je le chanterai en public."

Disant, il posa la main sur l'épaule de Pétrone, et, après un silence, demanda :

"Sois sincère : comment t'ai-je semblé ?

—Tu étais digne du spectacle, comme le spectacle était digne de toi," répliqua Pétrone.

Puis, se tournant vers l'incendie :

"Contemplons-le encore, et disons adieu à la Rome ancienne."

HENRYK SIENKIEWICZ.

FANTAISIE SUR LES VALSES DE CHOPIN

Que j'aime à vous jouer sur mon clavier jauni,
Par ces soirs langoureux et remplis de tristesse,
O valse de Chopin, où son âme en tristesse,
Mêle aux motifs un peu de vague et d'infini !
Que j'aime à vous jouer sur le clavier jauni !

Que j'aime la beauté de votre rythme étrange
Grisant, ainsi que les doux parfums d'encensoir,
O valse de Chopin, que sa belle âme, un soir,
Modula doucement sur la lyre d'un ange !
Que j'aime la beauté de votre rythme étrange !

Vous êtes les chansons que m'apportent la brise
Des pays enchantés du rêve et des amours,
O valse de Chopin, je chanterai toujours,
Vos motifs enivrant dont une âme se grise !
Vous êtes les chansons que m'apportent la brise

Soyez à mon chevet à l'heure d'agonie ;
Vous bercerez encore un peu de mes douleurs,
O valse de Chopin, valse divines, pleurs
Tombées en perles d'or de la sainte harmonie !
Soyez à mon chevet à l'heure d'agonie !

Je voudrais vous entendre au-delà des tombeaux,
Jouer dans l'infini par l'orchestre des anges,
O valse de Chopin, dant les plaintes étranges,
Feront frémir encor la cendre de mes os !
Je voudrais vous entendre au-delà des tombeaux !

JEAN CHARBONNEAU.

Montréal.

NOTES SCIENTIFIQUES

Mœurs des araignées.—M. E.-A. Goeldi, directeur du musée de Para, relate une curieuse particularité des *Epeiroides bahiensis* (Keyserling). Cette espèce était commune dans son jardin, mais jamais il n'avait réussi à en découvrir la toile. Il ne put arriver à ses fins que du moment où son fils, âgé de sept ans, veilla toute une nuit pour guetter l'animal. Et de cette façon l'on constata que l'araignée dont il s'agit tisse sa toile lorsque la nuit arrive, et que, à l'aube, elle la roule en un paquet qu'elle emporte avec elle. Comme Pénelope, elle défait et refait sa toile chaque jour ; mais son ouvrage n'est pas inutile. Durant la nuit, la toile capture un certain nombre d'insectes—des coccidés en

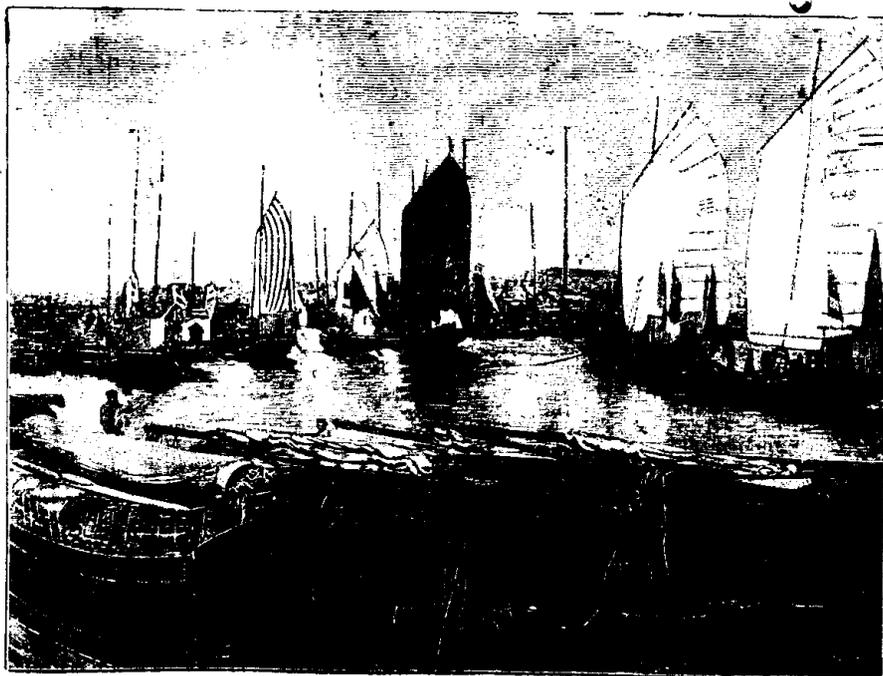
particulier—et l'araignée occupe une partie de son temps, une fois le soleil levé, à fouiller sa toile et à en retirer ses proies dont elle se nourrit aussitôt. Puis, le soir venu, elle recommence à fabriquer sa toile et à tendre ses pièges.

La jardinière éternelle.—Voici le secret. Aussitôt que paraissent les premiers boutons de myosotis, achetez-en une petite botte, recoupez délicatement les tiges de chaque branche avec les ongles du pouce et de l'index, mettez toutes les fleurs avec un peu d'eau dans une assiette creuse, et exposez tout en grande lumière, si possible dans un intérieur de fenêtre. Au bout de deux ou trois jours à peine, vous voyez déjà de légers fils courir sur le fond de la porcelaine. Ce sont des racines, qui promptement se multiplieront, formeront un réseau inextricable. Bientôt, les premières fleurs se faneront, mais les boutons s'épanouiront et vous verrez d'autres fleurs éclore. En ajoutant de temps en temps un peu d'eau, votre jardinière durera toute la saison. Vous pourrez, à chaque repas, la placer au milieu de la table, sur un baguier, sur un petit socle, après y avoir piqué une petite quantité de boutons de rose mousseuse artificiels.

Le procédé n'est ni difficile ni coûteux.

Le venin des abeilles.—Depuis que les hommes sont piqués par les abeilles, aucun d'eux n'avait encore songé à analyser chimiquement le venin de ces insectes. C'est un savant allemand, M. Joseph Langer, qui le premier a eu la pensée et la patience de le faire. La première difficulté à surmonter, c'était de se procurer le venin en quantité suffisante pour pouvoir l'étudier. A cet effet, M. Langer n'a pas employé moins de vingt mille abeilles, et encore n'a-t-il pas obtenu assez de matière pour arriver à faire une analyse complète. Voici comment il s'y prend pour recueillir le poison : Tantôt, en irritant une abeille, il l'amène à sortir son aiguillon et s'empare de la petite goutte de liquide qui y est suspendue. Tantôt il arrache l'aiguillon et la glande, puis il broie la glande dans l'eau et recueille le venin par filtration. Chaque abeille peut donner ainsi un poids de poison variant de un à trois dixièmes de milligramme. On conçoit aisément qu'il soit difficile de pratiquer des études approfondies sur des quantités aussi minimes.

Ce que M. Langer est parvenu à connaître se résume ainsi : Le venin des abeilles est une base organique ; il est clair comme de l'eau, amer au goût, et possède une odeur aromatique très caractérisée. Quatre centigrammes de ce venin, inoculés à un lapin, suffisent à produire des effets toxiques. Ces renseignements ne sont assurément pas encore très étendus, mais quand M. Langer aura traité quelques centaines de milliers d'abeilles, il est permis d'espérer qu'il sera mieux informé.



EN CHINE.—LE PORT DE TIEN-TSIN